

## Sous la pluie...

par

Nathalie Ouellet

Albert aimait les jours de pluie. Il en profitait toujours pour aller marcher. Armé de son sac à dos, il suivait à chaque fois le même parcours, le long du chemin de fer, depuis longtemps inusité, puis à travers le champ de luzerne du vieux Thomas, jusqu'à l'orée du bois, où, une fois traversé la clôture, il retrouvait le petit sentier de terre qu'il empruntait pour arriver finalement à la petite cabane de bois décrépie sur les rives de la rivière aux Saules. De là, il rebroussait chemin et refaisait le trajet en sens inverse.

«La pluie, aurait-il dit s'il avait été sociable, soulage l'esprit. Elle me lave de mes souillures; elle me fait goûter à la vie.» Et donc, Albert marchait quand le ciel se défoulait.

Seul, cajolé par la pluie, il philosophait sur la vie, ce qui le ramenait inévitablement à songer à Anne. Car Anne, malgré ses promesses d'amour éternel, l'avait pourtant laissé. Trois ans déjà, et son cœur se brisait encore. «J'ai besoin de me connaître, lui avait-elle expliqué, de redécouvrir la femme que je suis.» Puis, elle était partie, comme ça, comme une aigrette de pissenlit qui s'envole sous le souffle d'un enfant. Sans se retourner. C'était ce jour-là qu'Albert avait juré que plus jamais l'amour ne lui échapperait.

Après le départ d'Anne, Albert était devenu progressivement solitaire. Il préférait ne s'adresser, ni répondre à personne quand il allait faire ses commissions au village. Parce qu'il existe toujours des gens qui parlent pour ne rien dire et qui posent des questions de rhétorique masquées par un semblant d'intérêt. Comme s'ils voulaient vraiment savoir comment il «s'arrange sans elle»! C'est une défaillance sociale, cette étiquette, pensait Albert. Et donc, quand on lui lançait un

«Comment ça va?» générique, Albert répliquait par un simple «humff» et un acquiescement de tête.

Cependant, Albert faisait *une* exception notable à son abstinence sociale. Il s'engageait à l'occasion dans des aventures folles, dans des passions éphémères lorsqu'il allait à la grande ville. Craindre l'amour ne signifie pas que l'on cesse de le chercher. Ces femmes, elles ne le connaissaient pas, elles ignoraient qu'à une autre époque, il y avait eu Anne qui lui avait tordu l'âme. Indifférentes à son supplice, elles l'aimaient sans aucun lien.

Albert avait une autre particularité: il avait horreur des journées ensoleillées, car le soleil n'arrivait jamais seul. Non, il entraînait toujours avec lui les gens souriants, les cris enfantins, les vieilles dames promenant leurs caniches, les joggeurs aux fronts suants et à l'énergie qu'il enviait et qui donc l'agaçait, l'homme à la wagonnette de crème glacée, avec sa petite clochette énervante, le rire insoucieux des jeunes femmes se baladant sur le trottoir devant sa fenêtre, le tourmentant sadiquement avec leurs petites culottes courtes et leur air hautain. Bêtes cruelles. Mais c'est comme ça, les femmes, Albert le savait. Elles donnent, mais jamais tout. Elles aiment, mais en retiennent toujours. Comme cette traîtresse d'Anne! Ça le rendait fou. Et, à cause de tout cela, Albert préférait la pluie au soleil.

C'est ainsi qu'il se retrouva l'après-midi d'une journée pluvieuse de juillet dans le champ du vieux Thomas. La luzerne, prête déjà pour la seconde récolte, se faisait tambouriner par la pluie tombant à verse. Le champ mauve et vert se trémoussait sous une douche drue. Albert s'arrêta un instant afin de reprendre son souffle et de mieux apprécier la danse florale. Il inspira profondément, et l'odeur sucrée, enflée par l'humidité, envahit ses poumons. Déjà, la pluie le purgeait de toute saleté morale, et il sentit renaître en lui la volonté de continuer sa mission. Oui, car en cette journée très humide, Albert avait une mission.

La pluie tombait sans relâche. Les cheveux d'Albert, soigneusement lissés, étaient imperméables, comme le plumage d'une oie, aux gouttes d'eau qui l'attaquaient. Il s'était bien coiffé et vêtu. Après tout, c'était une occasion spéciale. En

général, les femmes le trouvaient beau, et il ne les aurait pas déçues ce jour-là! Ses yeux bleu sombre avaient l'effet curieux d'illuminer ses traits faciaux prononcés. Ses yeux reflétaient ses humeurs frivoles, un moment, vides et, l'autre, bouillonnants.

Quand il eut suffisamment repris ses forces, il repartit, son sac sur le dos. Il avait été chanceux cette semaine-là. Il avait pu revenir trois fois, et il pourrait finalement compléter son œuvre.

Albert trébucha dans un trou de marmotte et s'aplatit par terre. Son sac fit un bond violent vers l'avant, mais fut retenu par les courroies fixées sur ses épaules costaudes. Albert se releva vite et s'assit en défaisant son sac. Il s'empessa de déboucler le rabat recouvrant l'ouverture. Avec ses deux mains, il saisit les parois de l'ouverture et l'étira pour lui permettre de vérifier le contenu. Satisfait de son inspection, il poussa un soupir soulagé. Minutieusement, il resserra l'ouverture du sac, puis reboucla le rabat extérieur. Il enfila ses bras robustes dans les lanières et ajusta le sac sur son dos. D'un pas déterminé, il continua à marcher.

Quand il fut arrivé à la lisière de la forêt, il s'arrêta. La pluie tombait plus violemment maintenant, froide et hostile, purifiante pourtant. La main au front, Albert vérifia de l'œil les alentours pour s'assurer d'être seul. Geste inutile. Personne d'autre se serait aventuré dans cette averse.

Il se retourna et se dirigea vers la clôture. Avec une botte sur la broche barbelée inférieure, il tira l'autre par le haut avec sa main. Il détestait cette partie du trajet. Une fois, il s'était déchiré l'épaule en se faufilant entre les broches écartées. Avec un sac sur le dos, l'exploit de traverser sans s'accrocher se compliquait. Avec prudence, il se recourba, tournant son torse de sorte que le sac à dos pende de côté au lieu de s'accrocher à la broche du dessus. Une fois les hanches de l'autre côté, il releva son pied, puis il relâcha la broche supérieure.

Le petit sentier de terre, de boue plutôt, l'attendait. Albert reprit le pas. Comme une jument qui retourne à l'écurie, il marchait plus vite maintenant, car il se savait proche de son précieux refuge. Si ce n'était de son paquet fragile, Albert aurait couru tellement il voulait déjà y être. Mais il ne pouvait se permettre d'endommager sa délicate charge. Non, surtout pas.

Une fois, Albert crut entendre une voix, une voix de femme plus précisément, mais ce n'était que le vent chuchotant dans les feuilles de chêne mouillées. Pourtant, Albert ne put se défaire de l'idée d'une voix féminine. Tapoté par la pluie, il trouvait ce doux murmure presque agréable, un peu comme des mots d'amour qu'on imagine.

Finalement, à travers les branches touffues, Albert aperçut le bois gris de la cabane et le fleuve tourmenté qui coulait derrière elle. Il dut retenir l'envie de foncer à toutes jambes. La route qui conduisait à la vieille porte délabrée lui semblait interminable. Il enveloppa ses doigts autour de la poignée et tira d'un petit coup sec. Elle grinça, mais resta prise dans le cadre. Un autre coup, et la porte se dégaugea. Une odeur atroce lui fit monter le cœur, mais il se retint de vomir. Une fois la nausée passée, il sourit, fier.

Marchant délicatement pour éviter de défoncer le vieux plancher, il se dirigea vers la table de bois à l'extrémité de la cabane. Albert se défit de son sac à dos, qu'il posa sur la table. Encore une fois, il déboucla le rabat extérieur et étira l'ouverture. Soigneusement, il y plongea les deux mains. Il en ressortit lentement le contenu, enrobé dans un sac de plastique semi-transparent qu'il posa à son tour sur la table. Du bras, il poussa le sac à dos par terre pour faire de la place à cet objet important. Albert prit une grande respiration, mais l'odeur nauséabonde le fit tousser.

Il dénoua l'attache qui gardait le sac de plastique clos, et puis déroula le sac le long du contenu de façon à le dévoiler.

Albert prit la tête par la mâchoire. Avec tendresse, il caressa les joues moites, les lèvres bleuâtres. Deux yeux bruns, sous lesquels avait glissé du maquillage foncé, le fixaient sans expression.

Il reposa la tête sur la table et s'agenouilla. Il retira quelques planchettes par terre, ce qui eut pour effet d'exposer un corps décapité. Le cadavre avait été dépecé en parcelles assez compactes pour être transportées dans un sac à dos. Avec grande attention, Albert les avait rapiécées: un casse-tête macabre. Autour du cadavre mutilé étaient étendus des squelettes; huit peut-être.

Albert se releva et reprit la tête qu'il avait placée sur la table. De longs cheveux bruns et mêlés pendaient le long du cou haché. Avec grande cérémonie, Albert la plaça à son endroit par dessus les épaules nues du cadavre.

«Là, tu ne me laisseras pas. Ton amour ne s'envolera jamais loin de moi car je t'aurai toujours tout près,... oui, toujours...», murmura-t-il avant de se pencher pour embrasser les lèvres inertes.